

Le nihilisme

Ce que je raconte, c'est l'histoire des deux prochains siècles. Je décris ce qui viendra, ce qui ne peut manquer de venir : l'avènement du nihilisme. Cette histoire peut être dès maintenant contée, car la nécessité elle-même est à l'œuvre. Cet avenir parle déjà par cent signes, ce destin s'annonce de partout ; toutes les oreilles sont déjà tendues vers cette musique future. Toute notre civilisation européenne se meut depuis longtemps déjà dans une attente torturante qui croît de lustre en lustre et qui mène à une catastrophe ; inquiète, violente, précipitée, elle est un fleuve qui veut arriver à son terme, elle ne réfléchit plus, elle redoute de réfléchir.

Puissance II, III, § 25

C'est une catastrophe d'ampleur mondiale que Nietzsche annonce prophétiquement dans cet aphorisme : le nihilisme, cette crise universelle des valeurs qui débouche sur un sentiment de vide et d'angoisse : « *Que signifie le nihilisme ? Que les valeurs supérieures se déprécient. Les fins manquent ; il n'est pas de réponse à cette question : "À quoi bon ?"* » (*ibid.*, § 100). Si le propre d'une catastrophe est son imprévisibilité, Nietzsche défie

les lois d'une temporalité objective, en la prédisant, en la précipitant même, et en invitant le lecteur à se projeter dans l'après de la catastrophe, non pas pour l'éviter, car celle-ci est inéluctable, mais pour la dépasser.

Cette catastrophe qui doit se produire, Nietzsche la juge sans équivalent : « *Il y aura des guerres comme il n'y en a jamais eu sur terre. Ce n'est qu'à partir de moi qu'il y a sur terre une grande politique* » (*Ecce*, « Pourquoi je suis un destin », § 1). Mais cette « *grande politique* » qu'il compte mettre en œuvre en opérant une transmutation complète de toutes les valeurs, ne peut voir le jour qu'à la condition de s'attaquer aux rouages qui ont permis au nihilisme de s'immiscer dans la société, d'où sa métaphore du marteau qui désigne le caractère fracassant de sa philosophie, et qui consiste à frapper les idoles éternelles qui sont les principales causes de ce mal pullulant : « *Le Marteau : doctrine qui en déchaînant le pessimisme le plus mortel produira la sélection de l'élément le plus vivace* » (*Puissance* II, IV, § 230).

Maladie paralysante de l'âme moderne, le nihilisme connaît, en effet, une kyrielle de symptômes qui n'échappent pas à l'acuité sensible de Nietzsche qui le devine déjà à l'œuvre dans des domaines aussi hétéroclites que la Science, la Politique, l'Art et la Philosophie. C'est donc en observateur avisé que Nietzsche décrit l'ensemble de ces signes cliniques qui ont en commun d'exprimer une perte significative de vitalité (dégénérescence des instincts, fatigue nerveuse, lassitude, excitation, dégoût, manque de

volonté...) et qui se multiplient dans l'ensemble de la société : « *Les débauchés, les malades mentaux (et parmi eux les artistes...), les criminels, les anarchistes – ne représentent pas des classes opprimées, mais le déchet de la société présente, dans toutes ses classes... Si nous comprenons que toutes nos classes sont infiltrées de tels éléments, nous aurons compris que la société moderne n'est pas une "société", un "corps", mais un conglomérat morbide de tchandalas – une société qui n'a plus la force des excréments nécessaires* » (Puissance II, III, § 65).

Nietzsche emploie le terme de « décadence » pour désigner l'ensemble de ces phénomènes morbides qui ne sont pas la conséquence, mais la cause nécessaire du nihilisme, lequel culmine dans la mort de Dieu, cet événement brutal, capital qui signe l'abandon de la plus haute des valeurs : celle du Dieu chrétien : « *Le plus grand récent événement – à savoir que "Dieu est mort", que la croyance au Dieu chrétien est tombée en discrédit – commence dès maintenant à étendre son ombre sur l'Europe. Aux quelques rares, tout au moins, doués d'une suspicion assez pénétrante, d'un regard assez subtil pour ce spectacle, il semble en effet que quelque soleil vienne décliner, que quelque vieille, profonde confiance se soit retournée en doute : à ceux-là notre vieux monde doit paraître de jour en jour plus crépusculaire, plus méfiant, plus étranger, "plus vieux". Mais sous le rapport essentiel on peut dire : l'événement en soi est beaucoup trop considérable, trop lointain, trop au-delà de la faculté conceptuelle du grand nombre pour que l'on puisse*

prétendre que la nouvelle en soit déjà parvenue, bien moins encore, que d'aucuns se rendent compte de ce qui s'est réellement passé, comme de tout ce qui doit désormais s'effondrer, une fois ruinée cette croyance, pour avoir été fondée sur elle, et pour ainsi dire, enchevêtrée en elle : par exemple notre morale européenne dans sa totalité » (Savoir, § 343).

La mort de Dieu, expression dont on perçoit le caractère éminemment paradoxal, Dieu étant de nature incorruptible, a pour conséquence de radicaliser à l'extrême ce sentiment d'angoisse dont pâtissent les hommes, tant et si bien que pour ces derniers, exister est devenu un fardeau : « *Le nihilisme radical, c'est la conviction que l'existence est absolument intenable* » (Puissance, II, III, § 103).

La principale caractéristique de ce phénomène de décadence, c'est la domination des faibles sur les forts. Pour mieux cerner l'essence de ce combat qui s'achève paradoxalement sur la victoire des premiers sur les seconds, il faut replacer au centre de ce conflit l'idée philosophique que Nietzsche se fait de la vie comme d'une lutte pour la puissance. Nietzsche utilise l'expression devenue canonique de volonté de puissance, qu'il reprend, en la modifiant, de Schopenhauer. Mais à la différence de l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* qui fait de la vie le but de la volonté, ce qu'indique limpide-ment l'expression consacrée du vouloir-vivre, Nietzsche fait de la puissance le but de la volonté :

« La règle est bien plutôt la lutte pour la puissance, l'ambition d'avoir "plus" et "mieux" et plus "vite" et plus "souvent" » (Puissance, I, II, § 40).

La vie n'est pas l'horizon modeste de la volonté. En insistant sur le fait que la vie soit une affaire de domination ou de puissance, Nietzsche pratique une surenchère sélective qui se révèle intenable pour un type d'hommes physiologiquement faibles qui sont incapables de prétendre à plus de puissance. Néanmoins, cette inaptitude à prendre part à la lutte pour la puissance, va cruellement se retourner contre la vie elle-même, façonnant un type d'hommes réactifs, lesquels, guidés par un cortège de sentiments négatifs, valorisent un type de vie déclinante, par opposition à celle, ascendante, des forts : *« Je vis tout de suite la véritable antithèse : – l'instinct qui dégénère, qui se retourne contre la vie avec une rancune souterraine (– le christianisme, la philosophie de Schopenhauer, en un certain sens déjà la philosophie de Platon, tout l'idéalisme en sont les formes typiques) et une formule de l'affirmation suprême, née de l'abondance, de la surabondance, un dire-oui sans réserve même à la souffrance, même à la faute, à tout ce qui est douteux et étrange dans l'existence... » (Ecce, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 2).*

Cette prise de pouvoir injuste, car contre nature, des faibles au détriment des forts, contraire à la loi de la vie pour la puissance – notons que Nietzsche considère que cette lutte pour la vie chère à Darwin handicape les plus forts et favorise les plus faibles qui

sont plus nombreux et plus intelligents – caractérise selon Nietzsche ce phénomène de décadence qui aboutit dans sa forme la plus extrême au nihilisme (dont le pessimisme n'est que la forme préliminaire). Reste à comprendre la réalité physiologique qui se cache derrière ce phénomène de déclin et le sous-jacent idéologique dont il se réclame.

Cette crise qui atteint son climax à l'époque moderne, est le fruit décomposé, mais néanmoins nécessaire, d'une idéologie dévastatrice pour la vie qui remonte aux débuts de la civilisation : « *Il faut se garder de combattre la décadence ; elle est absolument nécessaire, elle appartient à tous les temps et à tous les peuples (Puissance II, III, § 61).* » Autrement dit, il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Chaque époque a été le témoin d'une lutte acharnée pour la puissance entre les faibles et les forts. Néanmoins, si la modernité se caractérise par la domination du type réactif sur le type actif, il y eut des exceptions, lesquelles témoignent de la grandeur et de la noblesse de certaines cultures passées : « *Contre cette grande erreur, que notre époque (l'Europe) représenterait le type d'homme supérieur. Tout au contraire, les hommes de la Renaissance étaient plus grands ; les Grecs également. Peut-être sommes-nous même à un niveau assez bas* » (Puissance II, III, § 53). Précisons que Nietzsche ne croit pas aux vertus de l'Histoire, science qu'il juge nocive pour la vie, car vivre nécessite, selon lui, une certaine capacité d'oubli ; il n'a pas foi en ses leçons, c'est-à-dire en l'idée d'un progrès significatif de l'humanité : « *Ne nous faisons*

point d'illusion : le temps est en marche ; nous aimerions à croire que tout ce qu'il contient court aussi en avant, que l'évolution est une marche en avant... C'est l'apparence qui séduit les plus réfléchis. Mais le XIX^e siècle n'est pas en progrès sur le XVI^e ; et l'esprit allemand de 1888 est en régression sur l'esprit allemand de 1788... L'"humanité" n'avance pas, elle n'existe même pas encore » (Puissance II, III, § 28). On reviendra sur l'intuition du devenir comme éternel retour dont Nietzsche eut la révélation à Sils Maria, comme on l'a dit dans notre introduction. Précisons néanmoins immédiatement qu'une telle conception exclut l'idée même de progrès. Nietzsche s'oppose aux conceptions finalistes ou providentialistes, celle de Hegel, par exemple, qui fait de la Raison le moteur de l'Histoire. Rien de tel pour Nietzsche qui considère que les choses se répètent par une « *nécessité irrationnelle sans arrière-pensée formelle, éthique ou esthétique* » (Puissance I, II, § 326).

L'éloge que Nietzsche fait des Grecs ou des hommes de la Renaissance, n'est cependant pas dû à un effet de nostalgie ou d'hystérésis. Mais son approche généalogique lui a permis de déterminer deux instincts antagonistes orientés chacun, soit vers la vie, soit contre elle. Parler de pulsion de mort, pour désigner, suivant une terminologie freudienne, la seconde orientation, ne serait pas approprié, puisque ce qui compte c'est, on l'a dit, d'accroître son sentiment de puissance, et il importe peu que cette domination passe par des valeurs négatives

plutôt que créatrices, c'est le même but qui guide les faibles et les forts : étendre aussi loin que possible leur puissance.

Si Nietzsche opère une critique radicale de l'ensemble des valeurs modernes, c'est qu'il considère qu'elles ont des répercussions néfastes sur la physiologie humaine en amoindrissant les instincts, et participant de ce fait à l'instauration d'une médiocratie. Que l'on en juge : *« Je crois que tout ce que nous sommes accoutumés à vénérer en Europe, ces valeurs vénérables qui s'appellent "l'humanité", le "genre humain", la "compassion", la "pitié", ont sans doute une valeur superficielle, en ce qu'elles affaiblissent et adoucissent certains instincts dangereux et puissants ; mais elles n'arrivent à la longue qu'à abaisser le type de l'homme – à le médiocrifier, si l'on me passe ce mot désespéré dans une circonstance désespérée. Je crois que, pour un Dieu épicurien qui l'observerait, la Comédie humaine consisterait en ce que les Européens, grâce à leur moralité croissante, croient en toute innocence et en toute vanité qu'ils s'élèvent alors qu'en réalité ils déclinent ; je veux dire qu'en développant toutes les vertus qui profitent au troupeau et en réfrénant les vertus opposées, qui seules forment une race supérieure, plus forte et dominatrice, ils ne développent dans l'homme que la bête de troupeau et contribuent peut-être ainsi à "définir" l'animal humain – car jusqu'à présent l'homme était "l'animal qui n'est pas encore défini" »* (Puissance II, III, § 227).